

BULLETIN EUCCHARISTIQUE



La Sainte Table

“ Vous savez ce que l'on raconte de Mithridate, roi de Pont, lequel avait inventé une sorte de nourriture pour se préserver du poison. Il se fit ainsi un tempérament si fort, qu'il lui fut impossible de s'empoisonner. N'est-ce pas ce que le Sauveur fait pour l'homme, d'une manière réelle dans l'auguste sacrement de l'autel ? Non, l'on ne peut vivre de cette chair de vie et mourir de la mort du péché. Car il est presque impossible que le poison mortel du mal fasse impression sur l'âme qui en use souvent avec dévotion.”

LA COMMUNION EST NOTRE SALUT

Léon XIII, s'adressant au pèlerinage de 1892, a dit : “ Chaque époque troublée a été sauvée par une dévotion spéciale. Notre époque, la plus persécutée de toutes peut-être, ne sera sauvée que par la dévotion des dévotions, la dévotion à l'Eucharistie, *très fréquemment, quotidiennement* reçue. Prêchez une résolution : Il faut revenir à la pratique des premiers siècles.”

La dévotion des dévotions, c'est donc la sainte Eucharistie, c'est en particulier *la fréquente communion*.

Le Fils de Dieu, venant sur la terre s'était, rendu si petit, si familier, que la foule se précipitait autour de lui, cherchant à le toucher, car il guérissait tout le monde. Tous s'approchaient de l'Homme-Dieu, *parce qu'ils étaient infirmes ou pécheurs, parce qu'ils avaient remarqué la vertu qui sortait de lui* : " Si je puis toucher la frange de son vêtement, disait la pauvre femme, je serai guérie." Surtout Notre-Seigneur aimait beaucoup les enfants ; il les attirait à lui et daignait les embrasser.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, les fidèles communiaient tous les jours ; et le saint usage du pain Eucharistique est sans cesse rappelé dans les Conciles, par la sollicitude de la sainte Eglise.

Jésus vous appelle particulièrement, enfants chrétiens, à son autel, au tabernacle, à la Communion ! Allez à Lui avec foi, vous rappelant que Notre-Seigneur Jésus-Christ est réellement dans l'hostie, et que vous n'avez rien à envier aux heureux enfants qui l'ont adoré dans la crèche, à ceux qui ont vécu et joué avec lui quand il était *l'Enfant Jésus*.

Faites un acte de foi à cette *présence réelle*, remerciez le bon Dieu d'être catholiques ; tant d'autres n'ont pas ce bonheur ! *Oh ! que la terre doit être triste à ceux qui ne savent pas que Jésus y est !*

Un ouvrier tailleur anglais se montrait si furieux contre la croyance des catholiques à la sainte Eucharistie, qu'il blasphémait contre l'adorable sacrement, et s'emporta jusqu'à dire publiquement : " J'adorerais plutôt une araignée que de me prosterner devant l'Eucharistie." Les assistants frémissaient d'horreur ! Au même instant, on vit descendre du plafond une énorme et hideuse araignée : elle vint en droite ligne s'attacher aux lèvres du malheureux, cherchant à entrer dans sa bouche sacrilège. Le peuple saisi de terreur reconnut la main de Dieu.

CE QUE PEUT UN ECOLIER CHRETIEN

Un élève des Frères avait été placé en apprentissage chez un patron irrégulier. Il garda ses pieuses habitudes, et même il n'était entré à l'atelier qu'à la condition formelle de pouvoir sanctifier le Dimanche. Souvent il communiait.

Ses camarades, le patron même, avait beau le railler ; il était si appliqué à ses devoirs, si bon, si dévoué, qu'il forçait en secret l'admiration de ses persécuteurs.

Un jour de grande fête, notre jeune apprenti fut invité au déjeuner de la famille ; mais l'enfant s'excusa poliment. Il devait, en ce moment, assister à la sainte Messe et communier.

Sur cette réponse, le patron se prit à sourire ; et, d'un air narquois :



“ Notre table, sans doute, n'est pas une Table sainte ! Tiens, mon garçon, crois-moi : ne t'obstine pas et laisse tout cela ; autrement, vois-tu, ton *pain blanc* pourra bien te réduire à n'avoir pas, pour ta vieillesse, même un morceau de *pain noir*.”

A ce sarcasme, aussi grossier qu'impie, le noble cœur de l'enfant bondit : " Monsieur, dit-il, sachez-le bien, pour ce *pain blanc*, je sacrifierais mon avenir, je donnerais ma vie."

Le patron honteux put à peine balbutier une excuse.

L'enfant sortit et communia avec plus de ferveur encore que d'habitude.

A dater de ce jour, nul n'osa plus railler le saint enfant ; il grandit de plus en plus dans l'estime et le respect de tous ; et, peu à peu, entraînés par l'exemple de sa constante piété, tous les membres de la famille rentrèrent dans le devoir et devinrent de vrais chrétiens.

Voilà ce que peut, au sein d'une famille, même impie, l'exemple d'un enfant fidèle aux grâces de la Communion.

L'ECOLIER CHRETIEN

LE monde, mon cher enfant, est rempli de pensionnats, d'écoles, de maisons d'éducation de tout genre ; et dans ces maisons d'éducation, il y a un grand nombre d'excellents élèves, qui méritent chaque année des couronnes et des prix par leur assiduité au travail, par la persévérance de leurs efforts.

Mais ces écoliers qui font l'admiration de leurs maîtres et l'orgueil de leurs parents, sont-ils jugés de la même manière par le bon Dieu ? Hélas ! mon enfant, pour beaucoup d'entre eux nous sommes obligés de répondre : Non.

Pourtant, ils se donnent beaucoup de peine, ils ont du courage et de l'énergie. Qu'est-ce donc qui leur manque, pour obtenir l'approbation de Dieu, comme ils obtiennent celle de leurs supérieurs ?

Certes, voilà une question bien importante. Car, à quoi bon contenter tout le monde, si on ne contente pas le bon Dieu ? Et, comme le dit Notre-Seigneur dans l'Évangile, à quoi bon gagner l'univers, si l'on vient à perdre son âme ?

Eh bien, ce qui leur manque, c'est l'esprit chrétien. Ce sont des écoliers studieux, réguliers, instruits, distingués ; ce ne sont pas des écoliers chrétiens.

D. *Qu'est-ce donc qu'un écolier chrétien ?*

R. C'est celui qui remplit tous ses devoirs par des motifs surnaturels, et qui conforme sa conduite aux leçons et aux exemples de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

D. *Quels sont les devoirs d'état de l'écolier ?*

R. Les principaux *devoirs d'état* de l'écolier sont : l'accomplissement consciencieux de tout ce qui est prescrit par les parents ou par les maîtres, l'observation du règlement, le bon emploi du temps, la fidélité à ne rien négliger pour acquérir la science nécessaire dans la position qu'on devra occuper plus tard.

D. *Qu'appellez-vous motifs surnaturels ?*

R. J'appelle *motifs surnaturels* ceux qui ont Dieu pour objet. Ainsi, étudier par goût, pour avoir des succès, pour briller dans le monde, ce sont des motifs *naturels* ; étudier pour plaire à Dieu, pour obéir aux parents et aux maîtres qui tiennent sa place, pour honorer ou défendre la religion, ce sont des motifs *surnaturels* ; étudiez cette science.

D. *Quelles sont les raisons de l'importance de cette étude ?*

R. Voici les principales : 1° Elle est supérieure à toute autre étude, puisqu'elle a un objet infiniment plus élevé et plus digne de notre ambition : autant l'âme l'emporte sur le corps, le ciel sur la terre, notre destinée future sur notre vie d'ici-bas, autant cette étude l'emporte sur toute occupation purement humaine ; 2° elle sert de fondement et de point d'appui aux autres études, qui ne peuvent être agréables à Dieu ni méritoires, si elles ne se réfèrent à celle-ci ; 3° elle encourage à travailler d'une manière plus consciencieuse et plus soutenue ; 4° elle donne le secret de bien faire les actions les plus communes et de se former à

une plus solide vertu,—condition indispensable de la persévérance à l'époque où nous vivons ; 5° elle procure à l'écolier toutes sortes de biens, la paix du cœur, la joie de la conscience et le vrai bonheur de la vie.

A UNE NOVICE

AU JOUR DE SA VÊTURE

HEUREUSE enfant, Jésus t'appelle ;
Vole sans crainte, il est si bon !
Sois une novice fidèle,
Qu'il soit entier ton pieux don !

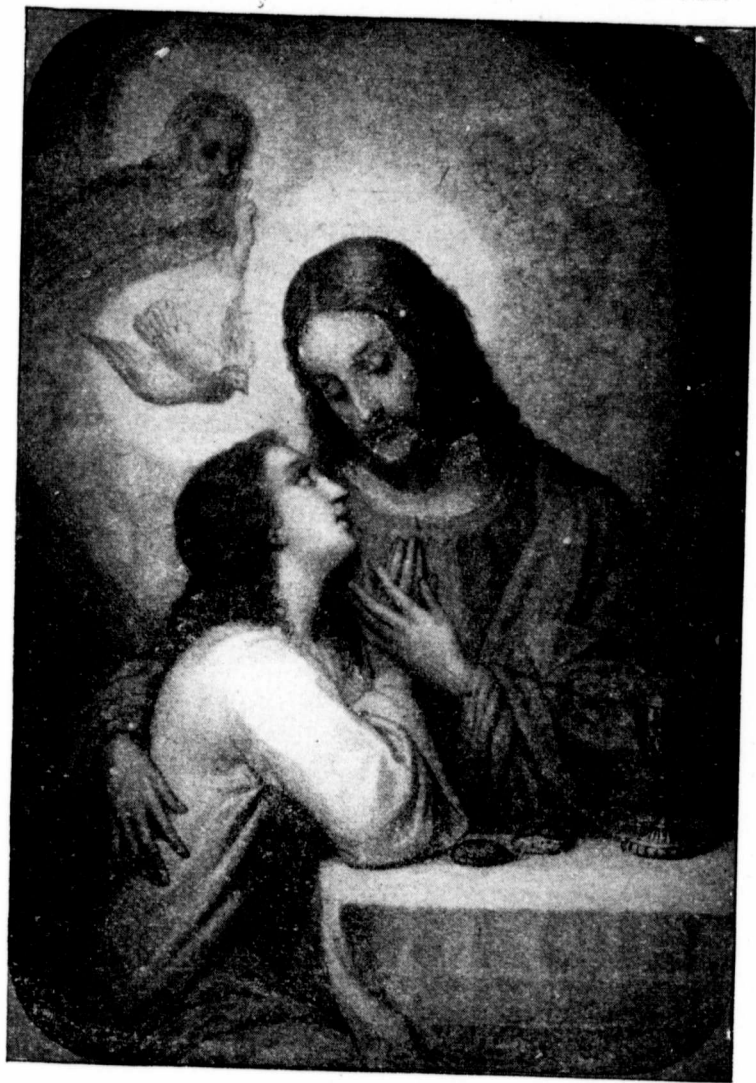
ETRE à Jésus, c'est l'allégresse ;
Pour l'âme, c'est le seul bonheur !
Donne-lui toute ta tendresse ;
Lui te donne son divin Cœur !

AIME Jésus, sois-lui toujours fidèle ;
Son Cœur divin est l'asile de paix.
Ah ! loin de lui, tout autre appui chancelle
Fixe en son Cœur ta demeure à jamais !

A UNE PROFESSE

HEUREUSE épouse de Jésus,
Oh ! que ta part est riche et belle !
L'ange, en la patrie éternelle,
Ne peut désirer rien de plus !

IL est bien doux ton sacrifice !
Qu'est tout le monde pour ton cœur
Aimer Jésus, c'est un délice ;
Souffrir pour Lui, c'est le bonheur !



L'ETAT DE GRACE

Si quelqu'un *m'aime*, il garde ma parole, et *mon Père* l'aimera, et *nous viendrons* à lui, et *nous ferons* chez lui *notre demeure*. S. Jean XIV, 23.

Bonté et Amour de Jésus

DANS LA SAINTE COMMUNION

PLEIN de confiance en votre bonté et votre grande miséricorde, je m'approche de vous, Seigneur : malade, je viens à mon Sauveur ; consumé de faim et de soif, je viens à la source de la vie ; pauvre, je viens au Roi du ciel ; esclave, je viens à mon Maître ; créature, je viens à Celui qui m'a fait ; désolé, je viens à mon tendre Consolateur.

Mais qu'y a-t-il en ce misérable qui vous porte à venir à lui ? Que suis-je pour que vous vous donniez vous-même à moi ?

Comment un pécheur osera-t-il paraître devant vous ? et comment daignerez-vous venir vers ce pécheur ?

Vous connaissez votre serviteur, et vous savez qu'il n'y a en lui aucun bien qui mérite cette grâce.

Je confesse donc ma bassesse, je reconnais votre bonté, je bénis votre miséricorde, et je vous rends grâces à cause de votre immense charité.

Car c'est pour vous-même et non pour mes mérites que vous en usez de la sorte, afin que je connaisse mieux votre tendresse, et que, embrasé d'un plus grand amour, j'apprenne à m'humilier plus parfaitement, à votre exemple.

Et puisqu'il vous plaît ainsi, et que vous l'avez ainsi ordonné, je reçois avec joie la grâce que vous daignez me faire : Puisse mon iniquité n'y pas mettre obstacle !

O tendre et bon Jésus ! quel respect, quelles louanges perpétuelles ne vous devons-nous pas pour la réception de votre sacré Corps, si élevé au-dessus de tout ce que peut exprimer le langage de l'homme !

Mais que penserai-je en le recevant, en m'approchant de mon Seigneur, que je ne puis révéler autant que je le dois, et que cependant je désire ardemment recevoir ?

Quelle pensée meilleure et plus salutaire que de m'abaisser profondément devant vous, et d'exalter votre bonté infinie pour moi !

Je vous bénis, mon Dieu, et je veux vous louer éternellement. Je me méprise et me confonds devant vous dans l'abîme de mon abjection.

VOUS êtes le Saint des saints, et moi le rebut des pécheurs.

Vous vous inclinez vers moi, qui ne suis pas digne de lever les yeux sur vous.

Vous venez à moi, vous voulez être avec moi, vous m'invitez à votre table. Vous voulez me donner à manger un aliment céleste, le pain des Anges, qui n'est autre que vous-même, *O pain vivant ! qui êtes descendu du ciel, et qui donnez la vie au monde.*

VOILA la source de l'amour et le triomphe de votre miséricorde. Que ne vous doit-on pas d'actions de grâces et de louanges pour ce bienfait !

O salutaire dessein que celui que vous conçûtes d'instituer votre Sacrement ! O doux et délicieux banquet, où vous vous donnez vous-même pour nourriture !

Que vos œuvres sont admirables, Seigneur ! Que votre puissance est grande ! Que votre vérité est ineffable !

Vous avez dit et tout a été fait, et rien n'a été fait que ce que vous avez ordonné.

CHOSE merveilleuse, que nul homme ne saurait comprendre, mais que tous doivent croire : que Vous, Seigneur mon Dieu, vrai Dieu et vrai homme, vous soyez contenu tout entier sous la moindre partie des espèces du pain et du vin, et que, sans être consumé, vous soyez mangé par celui qui vous reçoit !

Souverain maître de l'univers, vous qui, n'ayant besoin de personne, avez cependant voulu habiter en nous par votre Sacrement, conservez sans tache mon âme et mon corps, afin que je puisse plus souvent célébrer vos saints mystères avec la joie d'une conscience pure, et recevoir pour mon salut éternel ce que vous avez institué principalement pour votre gloire, et pour perpétuer à jamais le souvenir de votre amour.

REJOUIS-TOI, mon âme, et rends grâces à Dieu d'un don si magnifique, d'une si ravissante consolation, qu'il t'a laissée dans cette vallée de larmes.

Car toutes les fois qu'on célèbre ce mystère, et qu'on reçoit le corps de Jésus-Christ, l'on consomme soi-même l'œuvre de sa rédemption, et on participe à tous les mérites du Christ.

Car la charité de Jésus-Christ ne s'affaiblit jamais, et jamais sa propitiation infinie ne s'épuise.

Vous devez donc toujours vous disposer à cette action

sainte par un renouvellement d'esprit, et méditer attentivement ce grand mystère de salut.

Lorsque vous célébrez le divin sacrifice, ou que vous y assistez, il doit vous paraître aussi grand, aussi nouveau, aussi digne d'amour que si, ce jour-là même, Jésus-Christ, descendant pour la première fois dans le sein de la Vierge, se faisait homme, ou que, suspendu à la croix, il souffrit et mourût pour le salut des hommes. *Imitation IV, 2.*

Le bon Pain de chez nous

L n'est pas noir, oh ! non, *le bon Pain de chez nous !*
 Il est pur comme un lis ; il est tendre, il est doux !
 Il est pétri Là-Haut par la main d'une Mère,
 Abondamment toujours départi sur la terre
 A ces pauvres enfants, qui s'en iraient mourir,
 S'ils ne pouvaient le voir et souvent s'en nourrir !

L E bon Pain de chez nous ! C'est cette blanche Hostie,
 Qui voile à nos regards Jésus Eucharistie.
 C'est le legs qu'il nous fit, au soir du dernier jour,
 Le plus riche trésor d'un ineffable amour !

L E bon Pain de chez nous ! Lorsque vient la souffrance
 Lorsque tout est perdu, qu'on n'a plus d'espérance,
 Quand les festins du monde ont affadi le cœur
 En lui versant, hélas ! le poison destructeur,
 La lèvre, à son contact, doucement se colore,
 Pendant qu'il rend la vie à l'âme qui l'adore !

LE bon Pain de chez nous ! Sublime Séraphin,
L'as-tu jamais goûté dans le palais divin ?
Oh ! non... L'exilé seul, en la terre d'alarmes,
Peut en le savourant verser de douces larmes,
Larmes de repentir que tu ne connais pas,
Puisque, loin du devoir, ah ! jamais tu n'erras !

LE bon Pain de chez nous ! Lorsque sonnera l'heure
De quitter pour toujours la terrestre demeure,
Oh ! comme il sera bon !... Jésus donne-le moi.
Partir ! Tu le sais bien... je ne le puis sans toi !
Ce Viatique saint me rendra Dieu propice ;
Et, quand je connaîtrai le suave délice
D'un éternel bonheur... Avec l'ange jaloux,
Je chanterai sans fin *le bon Pain de chez nous !*

VIE DE N.-S. JESUS-CHRIST

Adoration des Mages

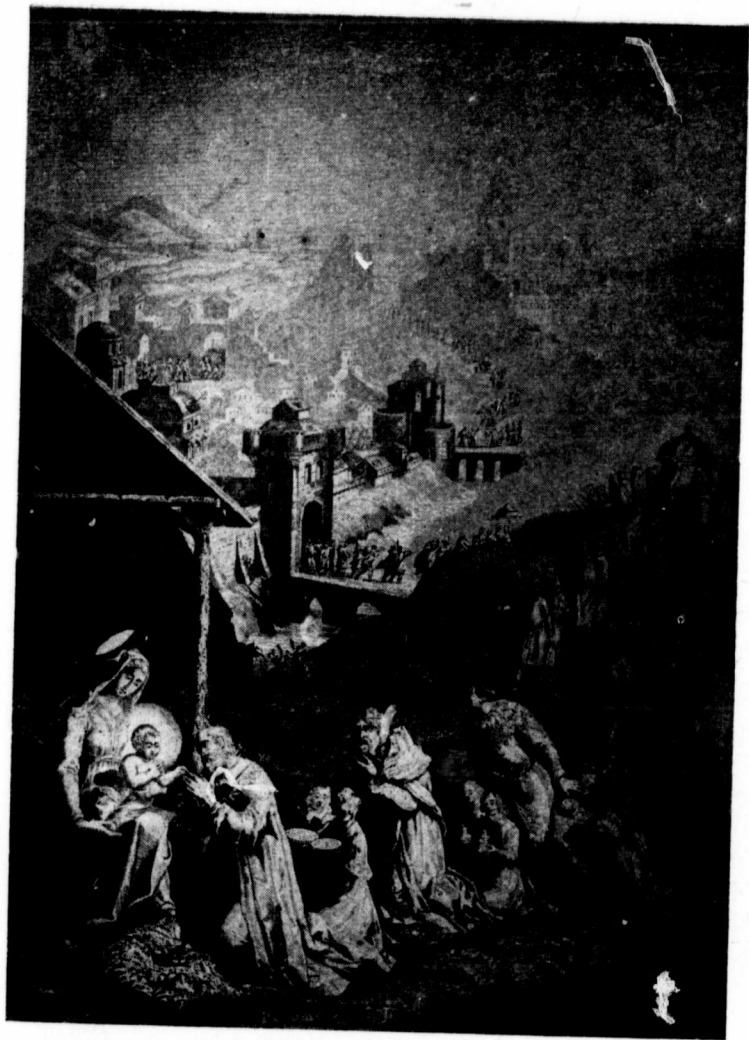
JÉSUS étant né en Bethléem de Juda, aux jours
du roi Hérode¹, voilà que des Mages² vinrent
d'Orient à Jérusalem, disant : " Où est celui qui est
né Roi des Juifs ? Car nous avons vu son étoile en
Orient, et nous sommes venus l'adorer. ³"

Le roi Hérode, ayant appris cela, en fut troublé, et

¹ Hérode régnait : le sceptre était donc sorti de Juda et la prophétie de Jacob était accomplie. *S. Thomas.*

² Les Mages étaient des sages de l'Orient, des rois. *Tertullien.*

³ Ils se souvenaient de la prophétie de Balaam et de l'astre qui devait se lever sur Jacob. *S. Jérôme.*



ADORATION DES MAGES

Les Mages, venant de Jérusalem avec un nombreux cortège, traversent Bethléem et arrivent à l'endroit où ils trouvent Marie et le divin Enfant ; ils l'adorent, lui offrent de riches présents, et s'en retournent dans leur pays en passant par une autre ville que Jérusalem.

tout Jérusalem avec lui. Et, rassemblant tous les princes, des prêtres et les scribes du peuple, il leur demandait où devait naître le Christ. Ils lui dirent : " En Bethléem de Juda, car il est ainsi écrit dans le Prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre parmi les chefs de Juda ; car de toi sortira le Chef, qui doit régir Israël mon peuple." Alors Hérode, ayant appelé secrètement les Mages, s'enquit soigneusement auprès d'eux du temps où l'étoile leur était apparue. Et, les envoyant à Bethléem, il leur dit : " Allez et informez-vous avec soin de l'Enfant ; et, lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que moi aussi j'aie l'adorer."

Ayant entendu les paroles du roi, ils partirent. Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait, jusqu'à ce que, venant au-dessus du lieu où était l'Enfant, elle s'y arrêta. Voyant l'étoile, ils se réjouirent d'une très grande joie. Et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère, et se prosternant l'adorèrent ; puis, ouvrant leurs trésors ils lui offrirent pour présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe¹. Etant avertis en songe de ne point retourner vers Hérode, ils regagnèrent leur pays par un autre chemin.

¹ Ils offrent à l'Enfant de l'or comme à leur roi, de l'encens comme à leur Dieu, de la myrrhe comme à un homme mortel.

L'or signifie la royauté du Christ, l'encens son sacerdoce, la myrrhe sa future immolation. *S. Fulgence.*

L'or signifie la sagesse, l'encens la prière, la myrrhe la mortification. *S. Grégoire.*

Présentation de Jésus au Temple

APRÈS le départ des Mages, les jours de la purification de Marie étant accomplis, selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, selon ce qui est écrit dans la loi du Seigneur : “ Tout mâle premier-né d'une mère sera consacré au Seigneur ; ” et pour offrir en sacrifice, selon ce qui est écrit dans la loi du Seigneur, un couple de tourterelles, ou deux petits de colombes ¹.

Or, il y avait à Jérusalem un homme nommé Siméon, et cet homme juste et craignant Dieu attendait la consolation d'Israël, et l'Esprit-Saint était en lui. Et il avait reçu de l'Esprit-Saint cette révélation qu'il ne verrait point la mort, avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Poussé par l'Esprit, il vint dans le Temple. Et comme les parents de l'Enfant Jésus l'y apportaient, afin de se conformer aux coutumes légales, il le prit entre ses bras, et bénit Dieu, en disant : “ C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez, selon votre parole, votre serviteur s'en aller en paix, puisque mes yeux ont vu le salut qui vient de vous, que vous avez préparé pour être, devant la face de tous les peuples, la lumière qui éclairera les nations, et la gloire d'Israël votre peuple ². ”

¹ La Vierge des vierges n'était soumise ni à la lettre, ni à l'esprit de cette loi ; elle l'accomplit par humilité. *Bède.*

² La lumière, parce qu'elle éblouit les yeux malades, n'en est pas moins la lumière ; ainsi le Sauveur, pour être une occasion de ruine aux pervers, n'en est pas moins le Sauveur.



PRESENTATION DE JESUS AU TEMPLE

Joseph et Marie sont venus avec l'Enfant de Bethléem à Jérusalem ; le vieillard Siméon reçoit Jésus dans ses bras ; le grand-prêtre l'offre à Dieu, Anne prophétise.

Et son père et sa mère étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui. Et Siméon les bénit, et dit à Marie, sa mère : " Voici que cet Enfant est établi pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et comme un signe de contradiction. Et le glaive traversera votre âme. Ainsi seront révélées les pensées cachées dans beaucoup de cœurs."

Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Phaniel, de la tribu d'Aser ; elle était d'un âge fort avancé ; elle avait vécu sept ans avec son mari, depuis sa virginité. Restée veuve, et âgée de quatre vingt-quatre ans, elle ne quittait point le Temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans la prière. Elle aussi, survenant à cette heure, se mit à louer Dieu et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Fuite en Égypte

APRÈS qu'ils eurent tout accompli selon la Loi, voilà qu'un Ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, disant : " Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère, et fuis en Égypte, et demeure là jusqu'à ce que je te reparle ; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire périr." Se levant donc, Joseph prit l'Enfant et sa mère pendant la nuit, et se retira en Égypte. Et il y resta jusqu'à la mort d'Hérode, afin que s'accomplît ce qu'avait dit le Seigneur par le Prophète : " J'ai rappelé mon fils d'Égypte."



FUITE EN EGYPTÉ

Le ciel s'illumine partout où passe l'Enfant divin ; des Anges le suivent prêts à exécuter ses ordres ; la pyramide et le palmier indiquent l'Egypte, lieu d'exil du Sauveur.

Massacre des Saints Innocents

HÉRODE, se voyant joué par les Mages, entra en grande colère, et il envoya tuer les enfants qui étaient à Bethléem et dans les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était enquis des Mages. Alors fut accompli ce qu'avait annoncé le prophète Jérémie en ces termes : " Une voix a été entendue dans Rama, des pleurs et de longs sanglots ; c'était Rachel pleurant ses fils et ne voulant pas de consolation parce qu'ils ne sont plus ¹."

Hérode étant mort, voilà que l'Ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, en Égypte, et lui dit : " Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère ², et va dans la terre d'Israël ; car ils sont morts ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant." Et se levant, Joseph prit l'Enfant et sa mère, et vint dans la terre d'Israël. Mais ayant appris qu'Archélaüs régnait en Judée, à la place d'Hérode son père, il craignit d'y aller, et averti pendant son sommeil, il se retira dans le pays de Galilée ³. Et il vint habiter une ville appelée Nazareth, pour accomplir ce qu'avaient dit les prophètes : " Il sera appelé Nazaréen."

Cependant l'Enfant croissait et se fortifiait, plein de sagesse ; et la grâce de Dieu était en lui.

¹ Le tombeau de Rachel est voisin de Bethléem.

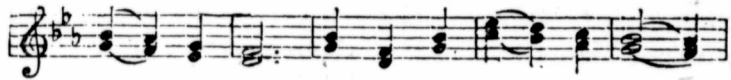
² Après la Nativité, Marie n'est plus appelée par l'Ange épouse de Joseph, mais mère de l'Enfant. *S. Hilaire.*

³ Hérode avait partagé son royaume entre trois de ses fils : Archélaüs, Hérode Antipas et Philippe. Archélaüs était en tout semblable à son père.

ACTION DE GRACES APRES LA SAINTE COMMUNION

Dolce. DUO.

I. Que mon sort a de char - mes! Que mon bon-



heur est doux! Dé - li - ci - eu - ses lar -



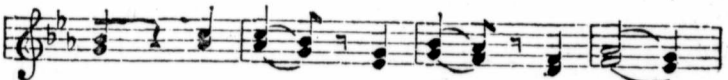
mes, Cou - lez. é - chap - pez - vous!

pp REFRAIN.

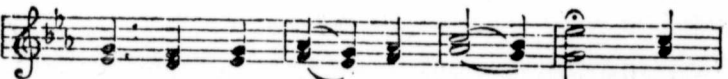
Jé - sus, sous votre em - pi - re, Mon âme est



tout en feu! Je ne sais plus que di -



re: Mon Dieu! Mon Dieu! Mon Dieu!



Je ne sais plus que di - re: Mon



Dieu! Mon Dieu! Mon Dieu!

Quel éclat m'environne
En cet heureux moment
Un Dieu fixe son trône
Dans le cœur d'un enfant !

A mon cœur misérable
Il daigne unir le sien ;
O joie incomparable !
J'ai le souverain bien.

Dans l'ardeur qui le presse
Il n'a point hésité ;
Et malgré ma faiblesse,
Jésus m'a visité.

J'ai le centre ineffable
Des plus pures douceurs,
La source intarissable
Des célestes faveurs.

“ Viens, ô ma créature,
“ Viens, m'a dit mon Sauveur,
“ Que l'amour te rassure,
“ Viens t'unir à mon cœur.”

Adieu, monde perfide,
Bjens trompeurs, faux plaisirs :
J'ai le seul bien solide :
Dieu comble mes désirs.

Quoique cendre et poussière,
Encouragé par vous,
J'ai répondu, bon Père,
A cet ordre si doux.

O Jésus ! dans mon âme
Régnez seul désormais ;
Que votre douce flamme
Me consume à jamais.

Causerie sur le Protestantisme

LE PROTESTANTISME CROIT-IL, EN JÉSUS-CHRIST ?

L est encore, DIEU merci, des protestants honnêtes et religieux qui croient en JÉSUS-CHRIST. Est-ce parce qu'ils sont protestants, qu'ils croient ainsi ? Point du tout. On est protestant, très bon protestant, pasteur protestant, sans être obligé le moins du monde de croire en la divinité du Sauveur. M. le pasteur Coquerel, de Paris, vient de mettre au jour un gros livre tout exprès pour le démontrer. On s'était imaginé depuis mille huit cents ans que, pour être *chrétien*, il fallait croire que le Christ est DIEU incarné ; erreur grossière, d'après M. Coquerel. Que JÉSUS soit DIEU, qu'il soit un être surnaturel quelconque, ou

qu'il soit un homme comme le premier venu ; pour-quoi y regarder de si près ? On est fort bon chrétien, sans faire toutes ces distinctions.

Le savant rédacteur de la *Revue de théologie protestante*, publiée à Strasbourg, M. T. Colani, se garde bien de réclamer contre son confrère de Paris, et enseigne à ses élèves, les futurs ministres de l'Évangile, qu'on se passe fort bien de JÉSUS-CHRIST pour être chrétien : " Si JÉSUS-CHRIST et sa sainteté nous étaient enlevés, ajoute-t-il pieusement (*Revue de théologie*, vol. VII, p. 242), un deuil immense traverserait la terre ; mais la foi resterait, la foi au Père, la vie en DIEU." Aussi M. de Gasparin, en est-il réduit à se féliciter, comme d'un triomphe inespéré, de ce que, sur *sept cents* ministres, il s'en est trouvé *deux cents* qui croient en la divinité du Christ.

Dans les chaires les plus illustres de la Réforme, on entend proclamer que " le Sauveur n'a été qu'un *Socrate juif*, auteur de la meilleure philosophie pratique." Les plus célèbres ministres font de lui " un *simple rabbin* que plusieurs prirent pour le Messie, (si bien qu'il finit par en être convaincu lui-même, quoiqu'il n'enseignât pas autre chose qu'un *mosaïsme épuré*), qui fut condamné à mort et attaché à une croix, qui fut enlevé *ayant l'air d'un mort*, et revint à la vie le troisième jour, et qui enfin, après avoir revu ses disciples à plusieurs reprises, les quitta sans qu'ils le revissent jamais."

Ce n'est pas dans Voltaire ni dans Rousseau que je trouve cette odieuse parodie du symbole des Apôtres,

c'est dans la *Théologie chrétienne* de Wegscheider, publiée à sept ou huit éditions, et devenue le manuel des étudiants qui aspirent au pastorat. Faut-il s'étonner de ce que, le 31 décembre 1854, un des ministres de Strasbourg, formé d'après ces principes, M. Leblois, proclamât du haut de la chaire que le culte de JÉSUS-CHRIST est une *superstition*, blâmant vertement les sectes protestantes qui ont retenu ce *reste de papisme*, et affirmant qu'il faut mettre un terme à cette IDOLATRIE, aussi contraire à la raison qu'à l'Écriture ?

Il y a quelques années, le roi de Prusse, chef et docteur de l'Église prussienne, ayant manifesté quelques inquiétudes sur l'orthodoxie des pasteurs et professeurs de sa Faculté de théologie de Berlin, le doyen protesta avec indignation au nom de tous ses collègues, et déclara solennellement que tous, sans exception, ils croyaient... que JÉSUS a vraiment existé. C'est là un effort de foi dont il faut féliciter MM. les pasteurs de Berlin ; ils ont des collègues en Allemagne qui n'en seraient pas capables, et qui protestent non seulement contre la divinité du Christ, mais encore contre la réalité de sa personne et de son existence. Telle est, du moins, la conséquence logique et insensée des écrits du célèbre Strauss, professeur de théologie protestante à Zurich, qui a entraîné à sa suite une partie de l'Allemagne. Tous ces messieurs se disent chrétiens ; et, à l'exemple de Luther, Calvin, Henri VIII et compagnie, leurs devanciers moins hardis, se posent en réformateurs du christianisme.

Dans Genève, il y a longtemps que la *Vénérable*

Compagnie des pasteurs a défendu formellement aux prédicateurs (Règlement du 3 mai 1817) de parler en chaire de la divinité du Christ. Le petit nombre des arriérés, qui persistent dans cette croyance incompatible avec le libre examen, furent obligés de faire bande à part, et sont encore aujourd'hui tournés en ridicule par l'Eglise nationale, sous le nom de *Mômiers*.

Il faudrait ici, passer en revue les divers pays protestants, et montrer par des faits publics et généraux comment le protestantisme abandonne et renie partout le dogme sacré et essentiel de la divinité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, dogme sans lequel le christianisme disparaît tout entier. Ce qui vient d'être dit est suffisant pour que nous puissions dire avec l'infortuné M. de Gasparin : *La majorité des protestants n'est pas chrétienne !*

Le dogme de la divinité de JÉSUS nous vient par l'Eglise, dépositaire vivante et infaillible de l'autorité de DIEU. Les protestants ont rejeté cette autorité ; ils n'ont plus de guide certain dans la voie des croyances ; et, pour cette raison, depuis trois cents ans, leurs dogmes s'en vont l'un après l'autre. Ils finiront, s'ils sont logiques, par formuler leur symbole comme le fit un jour un protestant connu : "JE NE CROIS PLUS EN RIEN."

Après avoir nié l'Eglise, le protestantisme nie JÉSUS-CHRIST ; après avoir nié JÉSUS-CHRIST, il niera DIEU lui-même, et son œuvre rationaliste sera faite !

Cette œuvre diabolique est consommée déjà dans une grande partie des pays réformés. Il existe en

Allemagne une association puissante et répandue sous le nom d'*Amis protestants*, ayant pour chefs les pasteurs Uhlich, Wislicénius et Sachse. A ces trois hommes s'est adjoint un grand nombre de pasteurs d'Allemagne ; et les pasteurs officiels de Berlin, avec qui fraternisent les pasteurs de France et d'ailleurs, ont à plusieurs reprises donné des témoignages de sympathie à ces *Amis protestants*. Or, voici la profession de foi du pasteur Uhlich et de son catéchisme public :

“ Notre croyance est de n'en avoir pas.

“ L'être qu'on appelle DIEU est un être factice.

“ Le véritable objet de notre adoration, c'est nous-mêmes.”

La Foi

O frêle esquif, perdu sur l'Océan immense,
 Dans l'infini des flots et l'infini des cieux,
 Ballotté par le vent et la vague en démente,
 Où vas-tu ? Vers quel but lointain, mystérieux ?

DANS ces immensités où la tempête gronde,
 Comment suivre la route et regagner le bord ?
 Mais, la boussole en main, malgré la nuit profonde,
 Le pilote hardi te guide vers le port !

SUR un autre Océan, rempli d'écueils et d'ombres,
 Pauvre nef, égarée en ces profondeurs sombres,
 L'esprit de l'homme, ô Christ, s'abîmerait sans toi !

IL faut, pour naviguer à travers les orages,
 Il faut pour aborder aux célestes rivages,
 Au vaisseau la boussole, à la raison la foi !

Servantes de Dieu, en Canada

Sœurs de la Charité à Montréal

M^{GR} DE PONTBRIAND, ayant visité l'hôpital en 1755, M^{me} d'Youville s'empessa de lui demander des règles pour la direction spirituelle de la maison. Jusqu'alors sa communauté n'avait eu pour tout règlement que trois feuilles volantes, écrites de la main de M. Normand, dont l'une exprimait la nature des engagements que M^{me} d'Youville et ses compagnes avaient contractés en se vouant au service des pauvres ; une autre leur marquait le détail des occupations de la journée ; et la troisième les dispositions, dans lesquelles elles devaient s'efforcer de vivre. Comme ces règles leur avaient suffi jusqu'alors pour la conduite de la maison et pour leur sanctification personnelle, et qu'on ne pouvait guère rédiger un corps de règlement détaillé qu'à mesure que l'expérience en ferait sentir le besoin, M^{gr} de Pontbriand voulut qu'en attendant elles suivissent à la lettre ce qui était contenu dans ces trois feuilles ; il les revêtit de sa signature, pour les sanctionner par là de son autorité ; et ce furent les seules règles de la communauté pendant plus de trente ans.

Comme il paraissait convenable de donner un costume uniforme à toutes les administratrices, afin de maintenir parmi elles la simplicité et la modestie extérieure, M^{me} d'Youville fit paraître devant l'Evêque une de ses sœurs revêtue du costume qu'elle avait résolu, de concert avec M. Normand, d'adopter pour



PREMIERE PRISE D'HABIT

Mme d'Youville et ses compagnes reçoivent l'habit de leur institut et se consacrent à Jésus-Christ, pour le servir dans la personne des pauvres.

son institut. Charmé de la forme simple et modeste de ce costume, M. de Pontbriand en approuva volontiers l'usage pour la communauté. C'était une robe de camelot, de couleur *grise* ; ce fut par un sentiment profond d'humilité qu'elle adopta cette couleur grise, parce qu'elle lui parut la plus humble et presque couleur de terre. Une ceinture de drap noir accompagnait cette robe. La coiffure, aussi fort modeste, était en laine noire, avec un simple bonnet de gaze de même couleur, avec une bande de mousseline blanche.

M^{me} d'Youville ne jugea pas à propos d'adopter l'usage du voile, quoique reçu dans la plupart des communautés. Elle crut que ses filles étant destinées à rendre à chaque instant toutes sortes de services aux pauvres, à aller par les rues, à être employées à la cuisine et aux gros ouvrages de la maison, il serait plus convenable qu'elles fussent en simple bonnet. Toutefois, à la place du voile, elle leur donna pour le chœur une sorte de couvre-chef noir, qui descend jusqu'à la ceinture et leur cache presque entièrement le visage. Elle le portent aussi en ville, pendant l'été. L'hiver, pour les courses hors de la maison, elles se servent d'une grande cape grise, doublée de flanelle, qui leur couvre ainsi le corps et la tête tout ensemble.

Enfin, elle désira que sur la poitrine, elles portassent un crucifix d'argent, et à la main gauche un anneau de même matière. La difficulté de faire exécuter alors en Canada des ouvrages d'orfèvrerie obligea M. Normant à se procurer de France les douze premières croix destinées pour les sœurs, et il voulut que ces croix

portassent, à l'extrémité de chacune de leurs branches, une fleur de lis.

Quoique M^{gr} de Pontbriand eût agréé, dès le 15 juin 1755, qu'elles portassent ce costume, toutefois la reconnaissance dont elles étaient pénétrées envers M. Normant, et leur confiance en ses prières auprès de DIEU, leur firent désirer d'attendre pour leur vêtue solennelle le 25 août, fête de saint Louis, son patron. Il y avait près de dix-huit ans que ce jour était pour elles une fête de famille ; et, depuis leur entrée à l'hôpital, M. Normant était allé la célébrer chaque année dans leur église, par un salut solennel du très saint Sacrement, le soir, après l'office de la paroisse ; car cette fête était alors d'obligation. Pour la rendre donc plus complète et plus édifiante cette année, elles voulurent recevoir leur saint habit ce jour-là. M. Normant, comme grand vicaire et spécialement chargé de leur communauté par M^{gr} de Pontbriand, composa à cette occasion le cérémonial dont on se sert encore pour la vêtue, et voulut que cette touchante cérémonie eût lieu dans la salle de communauté, en présence des sœurs seulement, afin d'éviter l'éclat extérieur qui accompagne ordinairement cette action de religion, lorsqu'elle est faite dans les églises.

Le jour même elles sortirent pour la première fois avec leur nouveau costume en se rendant à l'office de la paroisse. " Je ne sais, écrivait M^{gr} de Pontbriand à M^{me} d'Youville, comment le public aura pris votre uniforme." Le public en fut très édifié ; chacun était aux portes des maisons pour les voir passer, et il n'y

eut personne qui ne se sentit ému et touché du pieux spectacle qu'offrirent en ce jour ces dignes servantes des pauvres, marchant deux à deux, modestement et en silence, le visage presque entièrement caché sous leur nouveau vêtement.

Après cette cérémonie, M^{gr} de Pontbriand, écrivant à M^{me} d'Youville, lui donnait sur l'adresse de sa lettre le titre de *Supérieure des demoiselles de la Charité*, et ajoutait : " Vous faisiez déjà les fonctions de demoiselles de la charité, et je sais que le public approuve ce nom." C'était en effet le nom qu'on leur donnait auparavant ; mais, depuis qu'on les vit revêtues de leur nouveau costume, on ne leur donna plus que le titre de *Sœurs de la charité* ou de *Sœurs grises*, sous lequel elles sont désignées dans tout le Canada.

Il était sans doute permis à M^{me} d'Youville, en voyant ainsi ses efforts bénis de DIEU d'une manière si sensible, de livrer son cœur à une douce joie ; mais cette joie n'eut rien d'extérieur et de profane. Elle se réjouit à la manière des Saints, témoignant à DIEU son humble reconnaissance par un redoublement de fidélité à son service et de zèle à remplir les devoirs de sa vocation.

Après s'être acquittée des devoirs de la reconnaissance envers ceux qui l'avaient servie, elle se voua tout entière à l'accomplissement des devoirs de sa vocation, qui lui étaient enfin si clairement manifestés, c'est-à-dire au soulagement des pauvres et à la sanctification de sa communauté, deux œuvres auxquelles elle consacra ses travaux, ses biens et sa vie,

JÉSUS ET LES PETITS ENFANTS

Le divin Enfant Jésus a des faveurs pour tous ; mais il en est particulièrement prodigue à l'égard des enfants qu'une mère chrétienne lui recommande ou lui consacre.

A Prague, un enfant de deux ans, était devenu aveugle à la suite de la petite vérole. Depuis plusieurs mois sa mère désolée essayait en vain de tous les remèdes prescrits par les médecins, lorsqu'elle eut la pensée de recourir au saint Enfant Jésus. Un jour, elle laisse dans son berceau le petit Jean, en train de manger une grappe de raisin et va assister à une messe célébrée à son intention dans la chapelle des Carmes, à l'autel du Petit-Grand. Pendant la messe, la jeune sœur de l'enfant, restée auprès de lui, crut remarquer que ses yeux s'ouvraient à la lumière ; elle n'en douta plus lors-



qu'elle le vit jeter un à un les grains de raisin sur un même point, avec une précision étonnante. Du plus loin qu'elle aperçut sa mère revenant de l'église :
 "Mère, s'écria-t-elle,

Jean n'est plus aveugle, il est guéri !" L'heureuse mère reconnut la vérité et courut aussitôt à l'oratoire remercier l'Enfant-Jésus.

A Eisendorf, un jeune enfant était paralysé de la jambe gauche et ne supportait plus le traitement des médecins. Ses parents promirent d'assister à une messe qu'ils feraient

dire à son intention, chez les PP. Franciscains de Glatz, devant la statue fac-simile de celle de Prague. Au moment de partir pour Glatz, la grand'mère du petit lui dit : " Eh bien ! Félix, viens-tu avec nous ? nous allons à l'Enfant Jésus." Au même instant l'enfant, depuis longtemps incapable de tout mouvement, se lève et se met à courir, fou de joie, par la maison. Il était radicalement guéri.

Un enfant de quelques mois avait avalé une pièce de monnaie avec laquelle il jouait. La pièce s'étant engagée dans la trachée-artère, l'enfant était sur le point d'étouffer. Sa mère, au désespoir, s'adresse au saint Enfant Jésus de Prague et promet de faire une aumône en son honneur s'il daigne sauver son fils. Soudain, la malencontreuse pièce remonte dans la bouche de l'enfant qui la rejette sans effort.

Le fils d'un médecin de Prague avait conservé, comme reste de la variole, un mal d'yeux qui, en dépit des meilleurs soins, s'aggravait tous les jours. L'enfant finit par devenir totalement aveugle. Le médecin de la terre eut alors la pensée de recourir à Celui du ciel. Accompagné de sa femme, il conduisit son enfant à l'église de la Victoire pour y entendre une messe célébrée à l'autel de l'Enfant Jésus. Tout à coup, au milieu du saint Sacrifice, l'enfant s'écria : " Maman, je vois ! Je vois l'Enfant-Jésus ! " Le petit aveugle était en effet complètement guéri.

La femme d'un pauvre cocher avait à une jambe un mal rebelle à tous les remèdes et qui la condamnait à l'immobilité. Son fils aîné, enfant de dix ans, reçoit un jour un cadeau. Qu'en fera-t-il?... " Ma mère souffre beaucoup, " se dit-il... Si l'Enfant-Jésus voulait la guérir ! Quel bon-
" heur ! " Vite il court acheter une image du petit Jésus de Prague et tout joyeux à l'apporte à la maison. " Mère, dit-
" il, mettez-la sur votre mal ; bien sûr l'Enfant-Jésus va
" vous guérir. — Tu n'y songes pas, mon enfant, répond la
" pauvre femme, ce ne serait pas respectueux d'user ainsi
" de cette sainte image. — Mère, je vous en prie, faites ce
" que je vous demande. L'Enfant Jésus ne se fâchera pas ;
" il vous guérira comme il en a guéri tant d'autres par ce
" moyen-là."

La mère cède enfin aux importunités de son fils. Aussitôt ses douleurs, jusque-là intolérables, disparaissent comme par enchantement ; sa guérison fut si rapide et si parfaite que le médecin ne pouvait s'empêcher de l'attribuer à un miracle.

ST TÉLESPHORE, 29 novembre 1898. — Grande faveur obtenue par le divin Enfant Jésus de Prague. M. G.

LES DEUX AILES

QUE ne puis-je monter avec les hirondelles
S'écriait un enfant ! J'irais, j'irais comme elles
Plus haut, toujours plus haut jusqu'au rond du ciel bleu,
Jusqu'à la porte d'or de la gloire éternelle !

SA mère l'entendit formuler ce beau vœu :
Si c'est pour t'approcher de Dieu,
Que tu soupieres, lui dit-elle,
Va, prends un libre essor, mon fils, car tu le peux.

MOI ! répondit l'enfant, mais de ces hirondelles
Il faudrait que j'eusse les ailes !
Tu les as, mon enfant, tu les as toutes deux !

QUOI ! j'ai deux ailes, moi, pour m'élever de terre,
Deux ailes pour voler au céleste séjour ?

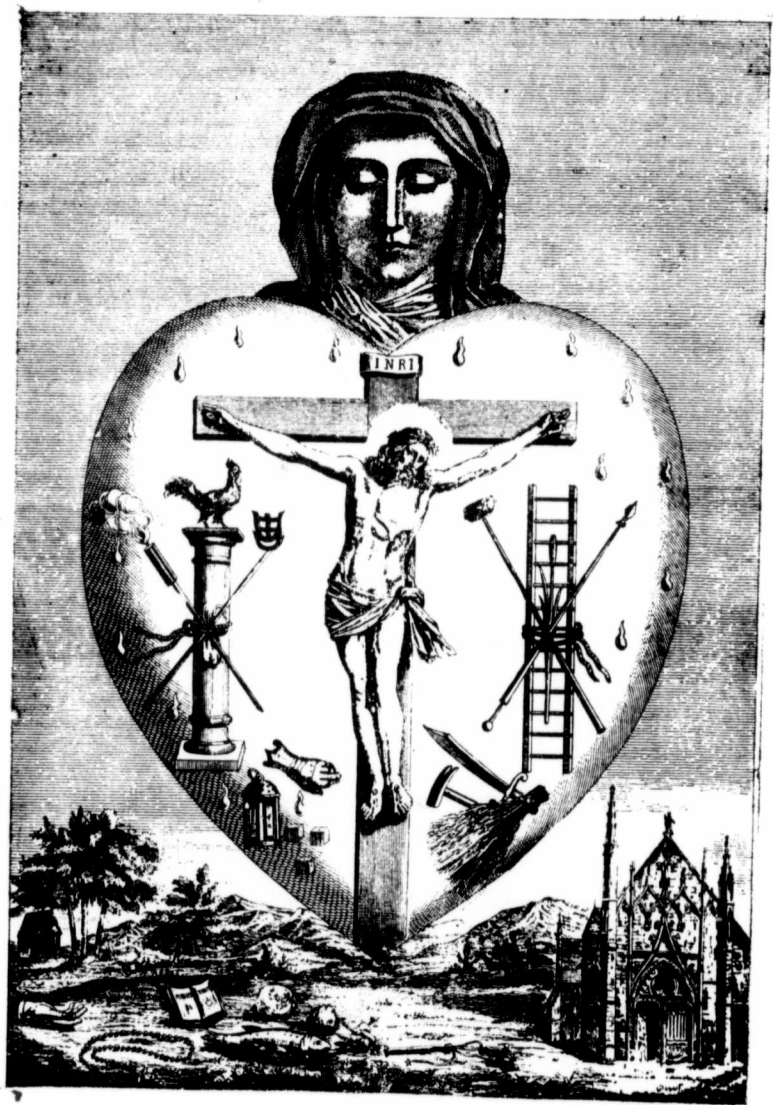
QUI, toi-même, ajouta la mère :
L'une c'est la *prière*, et l'autre c'est l'*amour* !

COMPLIMENT POUR UNE FÊTE

LA neige encor recouvre le parterre,
Et tes enfants n'ont pu trouver des fleurs
Pour t'en offrir, en cette fête chère !
Mais, nous avons moisonné dans nos cœurs !

CES fleurs d'hiver ont un parfum céleste ;
Un sacrifice, un acte de vertu
Ont un éclat brillant, qui toujours reste...
Père, dis-nous, les accepteras-tu ?

QUI, nous répond ton paternel sourire ;
Chacun ici connaît quel est ton cœur
Et tes bontés... Comme on voudrait les dire
A tous bien haut... *Tu fais notre bonheur* !



MIROIR D'UNE AME VRAIMENT PENITENTE.

LA VRAIE PÉNITENCE

Le premier fruit d'une véritable contrition, c'est de renoncer au péché, et de ne plus s'exposer volontairement aux occasions de le commettre.

Il est un autre résultat de cette douleur, excitée en nous par la pensée des perfections divines, et spécialement par la considération des souffrances et de la mort de Jésus, c'est le pieux désir de porter aussi nous-mêmes notre croix et d'expié par la pénitence des fautes que la bonté de Dieu nous a pardonnées, mais dont il resterait à nous purifier dans le purgatoire, et que nous devons toujours pleurer.

Ce tableau représente une âme toute pénétrée du souvenir de Jésus crucifié et des circonstances de sa Passion. On y voit une lanterne : c'est pendant la nuit, à la lueur des lanternes et des torches que Jésus a permis à ses ennemis de s'emparer de sa personne. Un gant rappelle le soufflet qu'il a reçu chez Anne, le grand-prêtre. L'épée, dont saint Pierre a frappé Malchus et que Jésus lui ordonna de remettre dans le fourreau, ne voulant pas se défendre, mais se livrer volontairement à la mort pour nous. La colonne, à laquelle il fut attaché pour la flagellation. Les verges, dont il a été si cruellement déchiré. Le roseau, ce sceptre dérisoire qu'on lui mit à la main. L'éponge, qui servit à lui présenter du fiel et du vinaigre. Les dés, avec lesquels ses vêtements furent tirés au sort. La lance, qui perça son côté, etc. Tout est rappelé en ce tableau, et même le reniement de saint Pierre.

Comme conséquence pratique de la douleur de l'âme, à la vue de tant de souffrances et d'humiliations endurées par amour pour nous, ce tableau représente au-dessous du cœur un poisson, quelques légumes ; c'est l'abstinence, la mortification dans la nourriture ; une discipline, afin de punir la chair coupable ; un livre de méditations, afin de remplacer par de meilleures pensées tant d'autres pensées profanes ou criminelles ; une main qui verse des pièces de monnaies indique l'aumône, car il faut racheter ses péchés par l'aumône, dit Raphaël à Tobie ; l'Eglise, le chapelet, etc., indiquent les prières plus multipliées, les visites au Saint Sacrement, etc., afin de rendre à Dieu ce qu'on lui a refusé si souvent, et de trouver dans la prière des forces qui aident à persévérer dans une vie vraiment pénitente.

CONCOURS DE FÉVRIER

I. ENIGME.

Zeuxis, Rubens, Rembrandt, Apelles, Michel-Ange,
Sont tous auprès de moi des ignorants affreux ;
Sans couleur ni pinceau, je sais peindre mieux qu'eux.
De même que Protée, à tout moment je change ;
Il ne faut que m'offrir quelque nouvel objet
Pour qu'à l'instant aussi je change de sujet.

II. CHARADE.

Mon *premier* en courant soulève la poussière,
Sans flatteurs nul pays n'a connu mon *dernier*,
Mon *tout* par les chemins s'en va creusant l'ornière
Sous le poids des colis et des sacs de meunier.

III. LOGOGRIPHE.

Marchant sur quatre pieds je suis un grain précieux
Otez mes deux *derniers* et j'éblouis les yeux ;
Transportez mon *second*, et mon nom vous rappelle
Un monstre imaginaire, une bête cruelle.

RÉSULTAT DU CONCOURS DE JANVIER

- I. *Nuit*.—Yvonne Barrette, 1579 Ste Catherine.
II. *Osier, rosier*.—Graziella Ducharme, Rivière Ouelle.

A V I S

Chaque 1er vendredi du mois, messe pour les abonnés.

Nous avons fait *relier* les quelques rares collections que nous possédons encore des trois premières années du BULLETIN ; nous pouvons les céder au prix de 50 cents chacune.

Toute personne, désirant faire relier sa collection du BULLETIN EUCHARISTIQUE, n'aurait qu'à nous l'envoyer avec son adresse et 20 cents pour le Canada, 25 cents pour les Etats-Unis ; au bout d'une semaine, elle recevrait son volume bien relié en toile, avec titres et plats dorés.

Adressez toujours ainsi :

Bulletin Eucharistique,

Boîte Postale 2261, Montréal